



ANDRÉ BUCHER

**LA VALLÉE
SEULE**

LE MOT ET LE RESTE

Extrait de la publication

LA VALLÉE SEULE

© éditions Le mot et le reste, 2013.

ANDRÉ BUCHER

LA VALLÉE SEULE

LE MOT ET LE RESTE

2013

À toutes les vallées perdues et
aux rares, précieux individus qui
les peuplent

Je ne me prends pas pour un prophète mais je suppose que le conflit entre conservation et développement va s'exacerber un peu plus chaque année avec la pression due à la croissance de la population et aux exigences de l'économie. Je ne vois rien d'autre dans l'avenir, sinon davantage de conflits.

Edward Abbey, 1983

L'hiver, il tombe tant de neige qu'on pourrait en habiller les pauvres.

Maria Borrély, *Les Reculas*

PAR ORDRE D'APPARITION

un vieux cerf,
Martine et Mario, *comédiens*,
Raoul, *cafetier*,
Lucie, *infirmière*,
Judith et Pierre, *éleveurs*,
Gisèle, *institutrice retraitée*,
Damien, *peintre*,
Martha, *fille de Damien*,
Ludovic, *fil de Judith et Pierre*,
Simon, *bûcheron*,
Marie, *institutrice*,
Alain, *guide de chasse*,
Alex, *paysan, voisin d'Alain*,
Georges, *médecin*,
Édouard, *braconnier*,
Michèle, *factrice*.

Dans toutes les régions montagneuses, la neige est auréolée d'un grand prestige. Elle décide du sort des récoltes, de la survie des arbres ainsi que de la santé des sources. Chaque année, sur le point d'envahir le pays, elle consulte la rose des vents pour se souvenir du paysage qui s'endort sous elle et se réveillera à son départ. Et ainsi de suite, elle réitère cette déclinaison magnétique avec plus ou moins de succès, pendant que sa cartographie personnelle s'affine à l'épreuve du temps.

Au petit jour, le ciel était sans nuages, d'un bleu marin fluidifié par le froid. Ensuite le soleil apparut, se contentant de colorier vaguement le versant opposé. Juste un peu de badigeon rose exempt de la moindre chaleur. Il dissipa les ombres qui, au fond du canyon, s'attardaient et dans les moraines, au pied de la paroi, des cervidés traversèrent avec précaution l'étroit goulet. Leurs silhouettes, devenues des cibles idéales, se décalquaient sur la prairie. Plus loin, en remontant vers un plan d'eau, des traces d'animaux entremêlées criblaient de trous le sol givré. Elles livraient dans cette mosaïque

transpercée leurs confidences, autant d'étincelles vives, fragiles face au soleil. On devinait le relief et aussi le cours de la rivière en suivant le tracé sinueux des saules et des aulnes. Puis le terrain s'élevait vers un croissant de pins adossé à une falaise de granit, impressionnante dans son immense aplomb vertical.

Le ciel s'affaissait. Les oiseaux devenaient nerveux, ils se querellaient dans les branches détroussées de leurs feuilles. Probable qu'un radar intime devait les avertir de l'imminence du changement de temps. Pour le reste, un avant-goût de l'hiver survint, avec ses bourrasques, comme toujours, sans avertir. Et pour le petit peuple de l'air, cela fit l'effet d'une gifle.

Le cerf toisait son ombre immobile et incongrue, presque menaçante. Agacé, il lui donna un coup de pied. Il eut alors l'impression qu'elle s'éloignait. Mais il s'agissait juste de ses bois dont il se détestait et qu'il abandonnait à la forêt. Il déposa donc ses andouillers d'une enfourchure très large, la perche criblée de perlures nacrées, à un endroit où il savait ne plus devoir retourner avant longtemps. Un abandon plus qu'une laissée. Il repéra, sur la charpentière d'un gros chêne, le grand-duc. En plein jour, cela voulait dire qu'une tempête se préparait.

À son réveil, le cerf vit, entendit le son blanc, rumeur du ciel. Ses petites molécules de brillance destinées à réfléchir la lumière à l'infini dans la transparence immaculée de leur éclat. Des riens aériens, particules subtiles ne projetant aucune ombre. La neige ! Tombée au matin. Elle parfumait l'eau froide du ruisseau et ses flocons glissaient à la surface semblables à des plumes de merle. La lointaine lueur d'incendie de l'aurore couvait encore à l'horizon dentelé des

montagnes. Il avait faim. D'ordinaire, il savait où trouver les fruits rouges. Ils poussaient en abondance parmi d'anciennes tourbières où travaillaient autrefois les hommes noirs. Hélas, depuis le premier gel, les baies des sorbiers étaient constellées de taches de lait saupoudrant leurs gouttes de sang au soleil.

Le cerf s'aventura au bord de la retenue collinaire. Il comprit qu'il devait la contourner, la couche de glace s'avérait bien trop fine pour traverser sans encombre. De plus, il ne craignait pas tant les chasseurs mais aurait surtout voulu parvenir à transformer les chiens déchaînés en pierres sèches ou feuilles mortes, voire les observer, tous entravés à une même laisse, dégouliner de bave sur l'écorce des pins avant de se ruer, de disparaître entre les lignes de faille de l'étang. Il se figea le long de la rive, en alerte. Ensuite, comme une onde qui s'élève, il s'engouffra par le couloir de la déverse, là où elle n'était pas encore prise puis il ressentit l'eau rouler, un faisceau de nerfs irriguant la terre tels des fils conducteurs liés entre ses jambes.

Très vite, il en eut jusqu'au poitrail. Il parut se raviser, revint un instant par le sentier qu'il avait tracé, le piétinant dans tous les sens. Une astuce de sa part afin de brouiller les pistes. Enfin, il franchit à nouveau le canal en contrebas et, une fois de l'autre côté, se laissa emporter à l'instar d'un tronc d'arbre qui flotte. Même si la neige ne durait pas, la voie était désormais invisible.